

GEORGES RODENBACH

Le Carillonneur, Paris, Fasquelle. – L'Art moderne, 18 avril 1897

M. Rodenbach s'est souvenu de sa vie à Gand, en étudiant l'existence de Borluut à Bruges. Les luttes de quelqu'un qui pense contre son milieu ; les tracasseries, les mesquineries, les haines, les railleries, les astuces, les sornoiseries, les suffisances, les mille étouffements d'ardeur sous l'unanime dénigrement, les atmosphères de torpeur, les imbécillités prépotentes sont étudiés longuement et douent cette œuvre nouvelle d'une indéniable vérité.

Bruges-la-Morte célébrait le passé. C'étaient fleurs jaunes et nocturnes, c'étaient reliques et souvenirs, c'étaient embaumements et prières. Une ville semblait descendue au cercueil et les phrases la veillaient comme des myriades de flammes. Rien ne rompait la continue psalmodie délicieuse et tendre, la litanie de louanges et d'hommages. Choses surannées, choses évanouies, choses anciennes, la patine du temps vous avait vêtues d'une beauté telle que toutes vos laideurs de jadis avaient disparu.

Le Carillonneur constate le présent. Que Bruges reste l'endormie; qu'elle se laisse pénétrer d'encens et de poésie; qu'elle ne soit qu'une défunte ou plutôt une léthargique, qu'elle comprenne sa rare et unique beauté, qu'elle ne secoue pas la poussière vénérable, qu'elle perdure comme un rêve et suive sa vraie destinée.

Au lieu de cette Bruges idéale, voici la réelle : une ville rongée du désir de se retaper à neuf, de se refaire un petit commerce, une petite situation dans le monde des affaires, de se creuser un port, de l'entourer de bureaux, de hangars et de grues et d'attendre que l'univers lui vienne rendre visite. Pour réaliser ce projet, voici un tas de gens médiocres, sans aucune visée haute, sans aucun élan, sans aucune compréhension, dont les pensées sont marquées à l'effigie des billons¹ courants, dont les ambitions se limitent à conquérir un fauteuil d'échevin, dont la veulerie domine celle des masses parce qu'elle leur sert d'exemple, étant plus large et plus lourde. Borluut, le carillonneur, devient leur proie. Il est enlisé dans leur boue. Il se débat, mais inutilement. Tout ce qui, dans un milieu plus fier, lui serait une défense : son éloquence, son indignation, son talent, ses dons artistes, se tournent contre lui et ne servent qu'à le diminuer aux yeux de tous. Il est vaincu par sa supériorité d'intelligence et d'âme. Il a de trop belles armes.

Farazyn, son adversaire, lui oppose de grosses malices, des sourires, des haussements d'épaules, des mots patauds et surtout l'intrigue, le silence précautionneux, la popularité banale.

C'est cette lutte d'un homme supérieur à son milieu contre celui-ci qui me paraît être la beauté et la vie du livre, bien plus que le double amour, l'un violent, l'autre doux, dont Borluut tour à tour se grise. M. Rodenbach a peut-être trop cédé aux jeux d'antithèse que lui fournissaient ces deux tendresses. Un chapitre pourtant s'affirme, net et clair. C'est celui où la procession de

¹ Le billon est un alliage d'argent et de cuivre, contenant souvent environ 50 % de cuivre, une teneur variable en argent, et auquel est ajouté environ 5 % de plomb. Cet alliage servit à la frappe de pièces dévaluées ayant le même cours que les vraies monnaies en argent. Source : Wikipédia.

Furnes, avec, parmi ses pénitentes, Godelieve, traverse le livre. L'émotion y est continue et vive. Aucun déléage², aucun cliché. Les pressentiments, les impressions, les volontés muettes agissent comme des personnages. Quand Borluut est acclamé carillonneur et qu'on lui présente la clef du beffroi, il lui semble qu'on lui donne la clef de son tombeau.

Et son pressentiment a raison. Quand il s'unit à Godelieve, les amants échangent leur serment à l'église, les pieds posés sur une dalle mortuaire. L'amante s'en effraie : leur amour tournera mal. Et cette crainte se vérifie.

Quelques textes solennels reviennent, toujours les mêmes, au cours des pages. Borluut se répète comme un programme :

Vivre au-dessus de la vie.

Cette phrase, à force d'être servie, perd de sa force et devient quasi puéile.

A part ces quelques tares, le Carillonneur résiste à la critique et fièrement prend place parmi les vaillantes et belles œuvres. Nous avons essayé de préciser où réside son vrai intérêt, d'où émane sa réelle signification et son mérite. Ce livre ne répète point les précédents. Il est neuf, quant à sa donnée et son analyse.

Ce que l'auteur a proclamé, personne avant lui ne l'avait dit.

La vie de province, spéciale à notre Flandre, est décrite en une langue toute jeune de comparaisons et d'images inattendues, et tels chapitres s'affirment superbes.

[article non signé]

Source : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2010/DL2864764_1897_f.pdf